

LE CANADIEN.

NOS INSTITUTIONS, NOTRE LANGUE ET NOS LOIS!!!

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

PRIX DES ANNONCES.

LE CANADIEN se publie TROIS fois par semaine, le LUNDI, le MERCREDI et le VENDREDI dans l'après-midi. Le prix de l'abonnement est de QUATRE PIASTRES par année, outre les frais de poste. Ceux qui veulent souscrire, sont obligés d'en donner avis un mois avant l'expiration du terme de l'abonnement, qui est de six mois, et payer leurs arriérés, autrement ils seront considérés comme ayant renoncé à l'abonnement. Les lettres, paquets, argent, correspondances, etc., doivent être adressés, feues de part, à l'Imprimerie au Bureau du Journal, N. 13, rue la Montagne, Basse-Ville.—Imprimé et publié par FREGHETTE ET FRERE, Imprimeurs, Propriétaires.

Six lignes et au-dessus 2s. 61., et pour chaque insertion subséquente 71 deniers courants.—Pour dix lignes et au-dessus de 6, 3s. 4d. la première insertion, et chaque suivante 10d.—Au-dessus de dix lignes, 4 deniers par ligne.

Les annonces non accompagnées d'ordres sont publiées jusqu'à ce qu'il soit donné ordre d'en discontinuer l'insertion. On traite aussi de gré à gré pour les annonces fréquentes et d'une certaine étendue, ainsi que pour celles qui doivent être publiées pendant long-temps.

DU PRETRE. ET DU SPIRITUALISME DAAS LEURS RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ.

Lecture faite devant l'Institut Canadien de Montréal, par
ETIENNE PARANT, SCR.

Messieurs.
Vous comprendrez facilement l'union des mots prêtre et spiritualisme que présente ce titre, quand je vous aurai dit qu'à mes yeux et dans le sujet dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir, les idées qu'ils expriment sont inséparables, ne font qu'une pour ainsi dire. Dans le cours de ma thèse, le mot spiritualisme exprimera tout ce qui tient à l'âme humaine, à ses sentiments, à ses aspirations, à ses besoins, par opposition à ce qui, chez l'homme, tient aux sens, à leurs désirs, à leurs affections, comme aussi à leurs besoins, ce que j'appellerai matérialisme. Or le prêtre qu'est-ce autre chose que le spiritualisme personnifié, le spiritualisme en action au sein de la société? Le prêtre, n'est-ce pas l'esprit, dégagé de la matière, parlant aux hommes des choses spirituelles; révélant à leur intelligence, faisant fructifier dans leurs cœurs, les vérités, dont la main du créateur a déposé les germes au fond de l'âme humaine? Sous ce point de vue, l'on voit qu'en parlant du prêtre, je ne pouvais guère me dispenser de parler aussi un peu de spiritualisme dans ses rapports avec son sujet; car des idées qu'on se fera sur le spiritualisme, devra dépendre l'espèce, comme le mode et la somme d'action, que l'on attribuera au prêtre dans la société politique. De même aussi de la justesse des idées que prêtres et laïques se formeront là-dessus, dépendra le progrès continu de l'humanité; comme aussi ses temps d'arrêt seront dus principalement, aux idées fausses ou incomplètes qui auront cours sur le même sujet. C'est la ferme conviction que j'ai de la vérité de cette double proposition, jointe à l'observation qu'on n'a pas eu toujours et partout des idées justes et saines à cet égard, qui m'a fait entreprendre le présent travail: ébauche imparfaite que je vous livre, jeunesse studieuse, comme pouvant contenir quelques considérations utiles de vos méditations, quelques matériaux, dans lesquels vous pourrez tirer quelque parti dans le cours d'une carrière qui sera, je n'en doute pas, une des plus brillantes et des plus utiles, qu'une génération ait encore fournie dans notre pays.

Quand vous l'aurez dit, et j'aime à vous le répéter, la patrie a conçu de vous les plus grandes espérances en vous voyant vous associer pour mieux cultiver votre intelligence, au lieu de faire, comme beaucoup de vos devanciers, perdre les loisirs de vos plus belles années dans de vaines dissipations, et à la recherche de plaisirs éphémères et abusifs. Ainsi n'ai-je qu'à vous en remercier pour vous, c'est que voyant la supériorité que vous ne manquez pas d'acquiescer bientôt sur vos aînés, sous le rapport de la culture intellectuelle, vous ne soyez tentés de vous croire aussi leurs supérieurs sous le rapport de l'expérience, qui ne s'acquiert que par un long commerce avec les hommes et les choses. Permettez-moi donc de vous mettre en garde contre ce danger, en vous rappelant que si la sensualité fit perdre le paradis terrestre à nos premiers parents, l'orgueil fit perdre le paradis céleste aux plus élevés d'entre les anges.

Je n'ai pas besoin de vous faire apercevoir combien est vaste le sujet dont je vais vous entretenir; il est à tel point que, pour le traiter convenablement, ce n'est par une simple lecture, mais bien un cours ou un livre qu'il m'aurait fallu composer, si j'en eusse eu le temps et la capacité. Vous ne serez donc pas surpris de voir certaines propositions manquer des développements qu'elles auraient demandés; d'autres présentées comme admises, qui auraient peut-être exigé quelque démonstration; d'autres enfin qui se feront remarquer par leur absence; je compte sur votre indulgence pour suppléer à toutes ces lacunes; et j'entre en matière.

L'histoire nous apprend que, lors de l'avènement du christianisme, et longtemps déjà auparavant, une profonde inquiétude s'était emparée de tous les esprits pensants. On avait devant les yeux cette immense fabrique de l'Empire Romain, et on ne lui voyait pas de fondement moral. L'amour de la patrie divine avait été jusque-là un principe de vie et de force morale pour les nations de l'antiquité; mais cet élément vital du monde payen venait d'être broyé sous les pas des légions romaines. Rome avait-elle au moins des Dieux à donner à l'univers asservi? Hélas! Cicéron avait dit déjà que deux aigles ne pouvaient plus se regarder sans rire. Que restait-il donc au monde pour l'empêcher de retomber dans le chaos? La force physique, rien que la force physique. Or on savait qu'on ne gouverne pas les hommes avec la force physique seule. Le colosse romain était donc alors, comme l'épée de Damoclès, suspendu sur le monde qu'il menaçait d'écraser bientôt de sa chute. Le monde allait donc périr? Non; l'humanité avait foi dans son salut; quelque chose lui disait qu'elle ne devait pas périr. Quel était précisément ce

moyen de salut que la providence lui réservait? elle l'ignorait, mais elle était dans l'attente. Elle avait seulement que le monde souffrait du manque d'idées morales et religieuses, et qu'il devait être sauvé par une nouvelle idée morale et religieuse. Et Dieu, qui inspirait cette espérance à l'humanité, ne la trompait pas. Cette idée régénératrice, elle était sous l'incubation divine dans un coin presque ignoré du monde alors, au moment même où la cité impériale, parvenue au plus haut point de sa grandeur, allait commencer à décroître, mais après avoir providentiellement, même par sa décadence, préparé les voies à l'idée nouvelle, à la parole d'amour du Christ.

Dix-huit siècles et demi se sont écoulés depuis cette époque mémorable, dix-huit siècles pendant lesquels la loi de charité a été enseignée aux hommes, et à l'heure qu'il est, on retrouve dans les esprits une inquiétude et une attente semblables à celles qui marquèrent la fin de l'ère ancienne. Le doute encore une fois enveloppe le monde de sa brume épaisse et lourde; les yeux sont obscurcis, les poitrines oppressées, les cœurs affaiblis. Au milieu de cette sombre atmosphère, pointe-t-il quelque lumière à l'horizon, on ne saurait dire si c'est la lueur d'une nouvelle aurore, ou le reflet d'une nouvelle conflagration; si c'est l'erreur, ou la vérité; la folie avec sa torche incendiaire, ou la sagesse avec son flambeau bienfaisant. En arrière, orient les uns; depuis un siècle nous faisons l'assise route; nous errons dans des déserts arides, où nous ne trouverons que des tombeaux; abandonnés des chefs perfides et retourneaux aux oignons d'Egypte. En avant à pas précipités, vocifèrent les autres; fermons l'oreille à de vains conseils de prudence; brûlons nos tentes qui embrasseraient notre marche; romons-nous tête baissée sur tout ce qui nous fera obstacle, et la terre promise est à nous. Puis il y a la gent moutonnière, race paresseuse et traînive qui ne voudrait ni avancer, ni reculer. Pour elle tout est pair le mieux: tout est fait, tout est dit; l'humanité est arrivée au port, et il ne lui reste plus qu'à jeter l'ancre dans les eaux dormantes du paisible *status quo*. Et l'humanité indécise ne marche qu'à pas incertains et timides, n'ayant rien de victorieux à répondre aux partis extrêmes qui la tiraillent en sens opposés.

Est-ce donc que la loi de l'évangile ne suffirait plus aux besoins et aux aspirations de l'humanité? Ne suffit-il plus aux hommes d'être frères? Veulent-ils, nouveaux Titans, escalader l'Olympe, et devenir des Dieux? Non; l'homme est bien loin d'avoir usé ou dépassé l'évangile; bien au contraire, c'est vers la réalisation sociale de l'évangile que l'on veut marcher; et loin de vouloir s'asseoir au banquet des Dieux, les peuples ne demandent que du pain et de la liberté. Mais les résistances obstinées que l'on oppose aux justes réclamations des peuples, les irritent; ils sont hommes d'ignorants, ou avides, ou ambigus, souvent tout cela à la fois, profitent de leurs mécontentements pour les entraîner dans mille entreprises folles, téméraires, partant inutiles toutes finesses, qui ne font souvent qu'empirer leur sort. D'un autre côté, réussit-on à renverser des oppresseurs, ne se trouve le lendemain de la victoire avec de nouveaux tyrans, ou des hommes incapables, qui n'ont eu que détruire et ne savent rien réédifier. Il manque au peuple, non des hommes de vigueur et d'action, mais des hommes de conseil éclairé, saints, dévoués, dont la parole aurait l'autorité des anciens oracles que l'on consultait dans toutes les grandes occasions. En d'autres mots, il manque aux peuples une grande puissance morale au-dessus et en dehors des intérêts et des passions individuels et terrestres. Cette puissance, les peuples du moyen-âge l'avaient dans l'église et le clergé; et par des causes que je ne mentionnerai pas ici, cette puissance n'exerce plus dans nos sociétés actuelles qu'une influence politique bien médiocre, si non à peu près nulle. C'est ce qui fait que certains publicistes, convaincus spiritualisme ou la religion, qui en est l'expression sociale, est indispensable à la société; et voyant l'antique foi s'affaiblir, et par suite le frein religieux se relâcher parmi les hommes; ou bien encore voyant l'enseignement religieux en dehors ou au dessous des besoins de la société, se sont mis à attendre, à produire un nouveau Messie, une nouvelle religion, en d'autres mots une nouvelle idée sociale. Et l'on sait quelles extravagances sont déjà écloses de cerveaux exaltés, à commencer par certains disciples de St. Simon à venir jusqu'à M. Cabot.

Que ces moralistes se rassurent; l'évangile suffit à l'humanité, et dans deux mots qu'il contient il y a plus qu'on ne pourra jamais parfaitement réaliser en ce monde: "NOTRE PÈRE!" ainsi le Christ a enseigné aux hommes de s'adresser à Dieu... Dieu, le père commun de tous les hommes... tous les hommes, frères... Oh! qu'on se rassure, jamais on ne dépassera cela; toutes les chartes, toutes les constitutions, tous les systèmes socialistes sont là, plus l'esprit de Dieu. Puissent seulement les socialistes nous y faire arriver sans commotions, et on ne leur en demandera pas davantage, on se contentera de la vieille religion.

Mais si le monde ne doit pas attendre une nouvelle religion, il a peut-être lieu d'attendre un sacerdoce renoué, un sacerdoce qui ait une pleine conception de la société nouvelle, et qui sache se placer à sa hauteur ou à son niveau. Et déjà ne voit-on pas sur plusieurs points des symptômes non équivoques de rénovation dans le clergé? Ne le voyez-vous pas essayer ses forces dans l'atmosphère de la liberté, et du progrès social, qui avaient semblé lui inspirer jusqu'à naguère, une si profonde horreur? C'est qu'il a senti, c'est qu'il a vu que la religion, fille du ciel, ne pouvait avoir de meilleure compagnie dans son pèlerinage terrestre, que la liberté, fille du ciel comme elle. Secondar ce mouvement salutaire, tel est l'objet de la présente lecture. Ce but je me propose de l'atteindre, autant que mes faibles moyens et le temps pourront me le permettre, en vous parlant de ce qu'il est le prêtre, de ce qu'il a été, et de ce qu'il doit être.

Mais pour bien faire comprendre ma pensée sur le prêtre, il est nécessaire, l'ordre logique même demande que je vous expose mes idées sur le spiritualisme social c'est donc par là que je vais commencer. La société humaine était une collection d'hommes qui y entrent sans changer leur nature, l'homme doit s'y retrouver tout entier. Or chacun sent qu'il y a en lui deux forces, deux impulsions parfaitement distinctes; agissant, tantôt de concert, et produisant une action harmonique; tantôt se neutralisant et produisant l'inaction; souvent enfin l'une prenant l'ascendant sur l'autre, et produisant une action inharmonique, c'est-à-dire en désaccord avec les fins de l'homme, ou autrement une action mauvaise, contraire aux lois de la création et partant désagréable au Créateur. Le siège de l'une de ces forces est l'âme, la raison; l'autre régit par les sensations, les passions; l'une tend à nous élever vers l'infini vers Dieu, vers les choses spirituelles; l'autre nous attire vers les choses terrestres et matérielles.

Ainsi les premiers philosophes, les premiers précepteurs de l'humanité, frappés de cette double nature qu'ils découvraient dans l'homme, voyant ou croyant voir se manifester plus particulièrement par de bonnes actions; l'autre, au contraire, se traduisait le plus souvent en actions mauvaises, ne crurent-ils mieux se tirer d'embarras, qu'en imaginant deux génies supérieurs, deux Dieux, l'un bon, l'autre mauvais: l'un poussant l'homme au bien, l'autre entraînant au mal. C'est ainsi que les anciens Perses eurent Ormuzd et leur Ahriman, et après eux les Grecs et les Romains, les Dieux bons et méchants, leur divinisation de toutes les vertus comme de tous les vices; c'est un trait plus ou moins marqué de la théologie de presque tous les peuples primitifs.

Des études plus approfondies de la nature humaine, aidées des lumières de la révélation ont depuis longtemps relégué ces absurdes notions au rang des mille et une fables dont s'amusa l'enfance des peuples. Mais tout en rejetant l'existence de deux grands principes opposés et ennemis en dehors et au-dessus de nous, il en est encore beaucoup qui croient à l'existence même d'un principe essentiellement bon, et d'un principe essentiellement mauvais, que l'on désigne ordinairement par les noms d'âmes et de sens, de raisons et de passions, ayant pour manifestation le bien ou le mal, la vertu ou le vice. La non-trinité pour être transférée du créateur à la créature, ne m'en paraît pas moins monstrueuse. Sans cela, il y aura toujours non seulement dans l'homme mais même dans le grain de sable, des myriades qu'on n'approfondira jamais, et plutôt que de chercher à les expliquer d'une manière injurieuse à Dieu, il vaut mieux se taire, s'humilier et adorer.

Non, messieurs, il ne peut point y avoir chez l'homme deux principes ennemis, toujours et nécessairement en antagonisme l'un avec l'autre; l'un bon qu'il faut choyer, l'autre mauvais qu'il faut étouffer. Il y a bien chez l'homme bien et mal, vice et vertu, mais c'est la conséquence naturelle de la liberté de l'homme, sans laquelle il n'y aurait pour lui ni mérite ni démérite; si l'homme ne pouvait faire mal, la vertu n'existerait pas pour lui, pas plus que pour la brute. Il n'y eut pas de mérite chez la louve qui allait à Romulus et Rémus, et qui eût aussi bien pu les dévorer si son instinct l'y eût poussé; mais le berger Faustus qui les éleva, fit une action bonne et méritoire. Mais si je n'admets pas dans l'homme deux natures ennemies, nécessairement et constamment en état de guerre, je suis forcé d'y reconnaître deux mobiles d'action, différant dans leur origine et leur objet, mais ayant une seule et même fin: et par leur réunion constituant la nature humaine nature double, si vous voulez dans ses éléments constitutifs, mais une dans son essence, par laquelle l'homme est ce qu'il est, sans laquelle il ne serait pas ce qu'il est.

L'homme donc est un être à double nature spirituelle, nature matérielle, créature mixte destinée en elle et par elle à mettre l'esprit et la matière en rapport l'une avec l'autre; elef de vuote de la création, reliant entre eux tous les êtres créés pour les faire aider tous de concert à l'accomplissement de la pensée divine; l'homme est une âme et un corps en union intime et mystérieuse, et en cet état constituant un être particulier dans la création. Par notre âme nous

sommes en rapport spirituel avec Dieu, par notre corps nous sommes en rapport matériel avec le monde matériel et par les deux, nous sommes en rapport spirituel et matériel avec nos semblables: vie spirituelle, vie matérielle—voilà l'homme, voilà ce qui le distingue de tous les êtres organiques.

Cette double vie produit chez lui des tendances, des appétences, des besoins différents: à l'une il faudra les puissances intellectuelles, la contemplation de Dieu et de ses œuvres, la recherche de la vérité, la poursuite du beau, la pratique du bien; à l'autre au contraire, il faudra les jouissances matérielles des sens, qui embrassent tous les objets terrestres dont nous pouvons disposer. Dans le premier cas, l'homme s'absorbe, pour ainsi dire, dans Dieu, renonçant à soi-même pour ne vivre qu'en Dieu, et dans l'esprit de Dieu. Or, comme Dieu se manifeste à nous dans l'expansion et l'amour, la vie selon l'esprit de Dieu, c'est la vie de la contemplation, du renoncement, du dévouement, du sacrifice, c'est le spiritualisme. Dans le second cas, l'homme, bien loin de se dévouer, de se sacrifier, cherche à tout ramener à lui, à faire servir la création entière à ses fins, à ses intérêts, à ses jouissances; c'est la vie de la sensation, de l'individualisme, c'est en un mot le matérialisme. Et ces deux vies si opposées dans leurs objets, l'une si sublime, l'autre si infime en apparence, sont tous deux d'ordre divin, destinées en s'harmonisant à remplir les fins de la création. L'une n'est pas plus nécessairement composée de bien, que l'autre de mal, toutes deux sont mal ou bien, selon qu'elles outrepassent ou respectent les bornes de la nature.

L'individualisme, qu'il ne faut pas confondre avec l'égoïsme, est l'instinct de la vie individuelle, tout comme le dévouement est l'instinct de la vie sociale. Or, comme il ne saurait y avoir de société sans individus, il s'en suit que l'individualisme, comme je le considère, est un penchant nécessaire, légitime et bon. Ce sentiment, bien dirigé, portera l'homme à s'assurer le bien-être individuel, qui se compose de toutes les jouissances terrestres, que Dieu n'a pas créées sans doute pour que nous n'en usions pas; elles sont le prix de nos travaux, la compensation de nos douleurs, comme le bien-être qui les procure, est la condition du perfectionnement physique et moral de l'individu. Mais pour ne pas cesser d'être légitime et bon, ce penchant ne doit pas se satisfaire aux dépens de nos semblables, de l'espèce ou de la société, non plus qu'aux dépens de l'individu lui-même, qui a une mission divine à remplir, et qui, en s'élevant par le plaisir, s'en rendrait plus ou moins incapable; Dieu veut des hommes forts de corps et d'esprit, *mens sana in corpore sano*, comme disaient les anciens; et quiconque s'affaiblit, fût-ce même sous l'inspiration du spiritualisme, comme à mon sens, une action répréhensible, tout aussi bien que celui qui parviendrait au même résultat par la sensualité. Dieu qui est toute bonté, tout amour, toute expansion, toute sagesse, ne peut vouloir un sacrifice inutile. Il nous appelle à lui par la voie du dévouement, mais d'un dévouement, d'un sacrifice utile à nos semblables. Nous devons admirer ces hommes généraux, ces femmes héroïques qui renoncent à tous les biens terrestres pour se dévouer au soulagement, ou à l'enseignement de leurs semblables. Mais, dans le siècle où nous sommes au moins, je ne comprendrais pas l'existence de communautés d'hommes se livrant à la vie purement contemplative dans le cloître et la laïcité: ce serait à mes yeux une déplorable aberration du spiritualisme. Pen dirais autant de toutes pratiques religieuses qui tendraient à affaiblir chez l'homme le sentiment de l'indépendance ou *self-reliance* des anglais, ou à rapetisser Dieu et l'homme à la fois, en se substituant aux vertus mâles et actives que requiert la société. Le Christ a dit que le commandement d'aimer les hommes était aussi impératif que celui d'aimer Dieu. Or, aimer les hommes, c'est vivre au milieu d'eux et pour eux, et non pas seulement avec soi et pour soi.

Le temps n'est plus, s'il a pu exister, où la société n'offrait pas une assez large issue à la vitalité surabondante des natures ardentes, on ne trouvant d'autre moyen de sûreté que d'étouffer cet excès de vie; on a pu alors peut-être réchauffer le bras de Dieu pour refouler la lave dans son cratère. Mais aujourd'hui qu'un champ sans limites s'ouvre à l'activité humaine, qui dira que les forces de l'homme sont au-dessus de sa tâche? Eh! ce serait mettre en question la sagesse divine qui doit bien vouloir que ces forces soient dirigées, mais non étouffées. Voyez la chaudière de la machine à vapeur, elle recèle bien dans ses flancs brûlants le danger et la mort. Mais aussi, voyez à côté d'elle ce mécanisme admirable au moyen duquel ces éléments de destruction sont changés en agents de vie et de bonheur. Etudiez donc le mécanisme social, et vous utiliserez les forces humaines, ce qui vaudra mieux que de les comprimer. Sinon, prenez garde, car ce serait de votre part l'aveu de votre impuissance ou de votre mauvaise volonté, vous à qui tout pouvoir et toute lumière ont été donnés.

(A Continuer.)

ANNONCES NOUVELLES.

Institut canadien de Québec.
Assemblée des créanciers d'Honoré Colbert Richard, failli.
Do do de J. J. Neslitt, failli.
Do do de W. D. Dudley, do.
Avis aux électeurs du quartier St. Louis—Ed. Boxer.
Place dans un banc à louer.

QUEBEC: LUNDI 8 JANVIER 1849.

Lorsque se discute très-longuement, dans la presse du pays, la question de la réforme électorale basée sur la population, la *Minerve*, journal reconnu comme l'organe officiel, sinon de l'administration, du moins de M. Lafontaine l'un de ses membres, laisse faire, ne prit aucune part aux débats, sans doute par ordre supérieur du chef qui trouvait probablement que le *Journal de Québec* et la *Revue* compromettaient suffisamment l'avenir du cabinet, bien qu'on pût, s'il en était besoin, désavouer ces organes secondaires. La *Minerve* ne se prononçait pas encore dans un sens qui eût pu faire croire que, lorsque le *Pilote* disait que l'on ne souffrait point qu'on changeât la proportion égale de représentants pour les deux sections de la province, cet organe exprimait l'opinion des membres du cabinet; elle tenait même son confrère anglais qui ne dit plus mot sur ce sujet. Aujourd'hui qu'arrive le moment où il faut que les ministres aient devant les représentants du pays la facture des travaux qu'ils ont préparés pendant un an de travaux, de silence et de méditation, la *Minerve* se croit obligée de frapper les trois grands coups qui sonnent le lever du rideau et le commencement de la pièce que vont jouer devant le pays ou au pays peut-être, les ministres élus par le peuple avec un programme qui l'avait satisfait et dont il ne croyait pas qu'ils oseraient s'éloigner sitôt.

La *Minerve*, qui n'avait dit rien ou presque rien de la réforme électorale, a cru devoir lancer trois articles successifs à ce sujet et à l'adresse du *Canadien* et de l'*Avenir*, trois articles où, dans sept ou huit colonnes, nous ne voyons réellement pas une seule idée nouvelle ou qui puisse rien changer au débat, mais où nous voyons pourtant un fait important qu'on n'avait pu supposer jusqu'ici que par induction, c'est qu'il paraît désormais avéré que les ministres sont bien décidés à ne pas toucher à l'injustice criante d'une proportion inégale dans la représentation; à ne pas même protester, alors qu'ils pourraient le faire avec quelque autorité, avec quelque chance de se faire écouter, contre l'une des clauses les plus iniques de l'acte d'Union. Eh bien nous croyons que les ministres, en abandonnant ainsi de gîte de cœur le programme du Manifeste de Québec qu'ils avaient accepté comme leur profession de foi aux dernières élections, se perdent aux yeux du peuple ou perdent le pays.

Nous allons répondre très-succinctement aux observations de la *Minerve*, non pas dans l'espoir de la convaincre et de la ramener à nos opinions, car nous ne croyons pas que sincèrement elle pense autrement que nous sur l'objet en dispute; mais elle fait son métier d'organe officiel; or on sait que le premier devoir de cette sorte de journaux est de rendre la vie de leurs patrons aussi douce que possible en les dispensant de tenir leur parole, d'accomplir leurs promesses envers le public du moins, et d'approuver tout ce qu'ils ont fait, tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils pourront faire à l'avenir, tant que ces journaux seront leurs organes.

La *Minerve* commence par poser comme premières invincibles de la position qu'elle veut prendre, les sentiments qu'on va lire:—

"Nous disons que le peuple du pays tient à certains principes fixes, pour le maintien desquels il abandonnera plutôt tous les hommes qui ont travaillé pour lui créer la position qu'il occupe aujourd'hui. Or un de ces principes, au quel il s'attache comme à son existence est qu'il doit prendre part au gouvernement de ses affaires, autant que son influence et sa force le lui permettent."

Le lecteur admirera sans nul doute l'excessive outrance avec laquelle la *Minerve* donne comme les principes fixes du peuple des maximes qui ne sont que les principes fixes des ventrus de tous les pays. Nous pensons bonnement, lorsque nous avons vu la solennité de la déclaration, que l'organe officiel allait poser quelques-uns de ces principes immuables de justice qui s'implantent chez les peuples comme l'objet de tous leurs efforts et de leurs vœux les plus chers. Mais que le n'a pas été notre surprise et notre désappointement, lorsque nous avons vu qu'un peuple a pour principe fixe qu'il doit prendre

